

MARIA TYL

### **À contre-courant. Mandarin et l'état de la nature**

*It can be assumed that the libertines and philosophers of the 18th century announce the attitudes of French intellectuals of the mid-20th century. The parallel between Jean-Jacques Rousseau and Albert Camus seems to confirm this hypothesis. With his conception of going back to the state of nature and his research of a method for naturalizing culture, Rousseau's thought goes against the current of the main ideas of the Enlightenment. Similarly, among the well-known thinkers (Sartre, Beauvoir and others) deeply grounded in the reality and the events of their time, Camus is "put aside." Like Rousseau, he is more interested in what is universal and less in current problems. For this reason, it seems that there is no anachronism in searching traces of the state of nature in Meursault and in the Algerians as presented in L'Étranger and the essays of Noces and L'été or Caligula.*

Albert Camus, ainsi que Jean-Jacques Rousseau dont les idées allaient évidemment à contre-courant des idées directrices des Lumières, se querellait continuellement avec son entourage. D'abord par ses origines et son bagage culturel différent de celui de l'Europe occidentale. Puis par sa formation : il ne fréquentait pas l'un des meilleurs lycées parisiens, ni la fameuse École Normale Supérieure et, par la suite, n'a pas passé l'examen d'agrégation. Au niveau intellectuel, il se distinguait visiblement des mandarins particulièrement ancrés dans la réalité du XX<sup>e</sup> siècle et engagés politiquement. D'abord, il ne partageait pas le nihilisme et le dégoût des intellectuels pour leur propre condition dans le monde. Camus suivait les sensations et les sentiments plutôt que la raison. Pour lui, le privé et le personnel l'emportaient sur le public et le social. Dans ses écrits, il s'intéressait plutôt à ce qui est universel, aux méandres de la condition humaine, immuable depuis des siècles, qu'à l'actualité et à la pratique. C'est pour cette raison qu'il a recours aux mythes, aux paraboles. Sa pensée politique était étroitement liée à la morale. S'il n'était pas possible de fonder une politique se basant sur l'engagement moral, mieux valait se taire. Il n'était ni de droite, ni de gauche. On le dédaignait en l'appelant le philosophe des collégiens.

Le sentiment de déracinement, de banissement ainsi que le jugement des autres se situaient au centre de son écriture. Selon Tony Judt, la première question posée dans

*L'Homme révolté* est « où peut-on se sentir chez soi? »<sup>1</sup> Camus admettait que parmi Sartre et ses consorts, il se sentait toujours coupable. Il voulait s'excuser, prouver son authenticité et sa transparence ce qui prouve son besoin d'acceptation. Il se sentait étranger même à lui-même dans son rôle d'intellectuel engagé. Il essayait de se justifier devant les autres et devant lui-même. Cependant, cette position de l'outsider, de l'étranger était pour lui un incontestable avantage - il était capable de répérer la haine, la fascination pour la violence et les préjugés intellectuels.

En parlant de ces traits, la comparaison avec Rousseau s'impose. De même, ce philosophe n'arrivait à trouver sa patrie nulle part, sa vie était un vagabondage permanent. Certes, d'un côté, il se situait parmi les plus grands penseurs de son époque, mais, de l'autre, il allait toujours à contre-courant, était visiblement marginalisé, incompris. On dénonçait les contradictions frappantes entre ses textes et sa vie privée, on brûlait ses livres, on envoyait après lui des avis de recherche. Lui-même dénonçait l'anonymat, l'aliénation, l'emprisonnement et la corruption de son entourage. Il a choisi la solitude<sup>2</sup>, mais ressentait perpétuellement le besoin de se justifier devant les autres et devant lui-même. *Les Confessions* en constituent la preuve. Dans la préface, l'auteur se présente devant Dieu le jour du Jugement Dernier et se confesse en voulant témoigner de sa transparence.

Ce parallèle autorise l'emploi de la catégorie de l'état de la nature, si caractéristique de l'œuvre de Rousseau et qui va servir de justification à l'attitude de Meursault et au mode de vie des Algériens de *Noces* et de *L'été*.

D'abord, il faut mettre l'accent sur le fait que même pour Rousseau l'état de la nature n'était pas un fait historique mais une formule hypothétique à caractère critique<sup>3</sup>. C'était le temps du bonheur, de la liberté et de l'égalité. Les besoins de l'homme étaient simples, presque uniquement biologiques (il n'avait pas de besoins spirituels). Ses peurs concernaient seulement la douleur et la faim. Il suivait ses instincts primaires et spontanés. Il ne connaissait pas la notion de morale, ne distinguait pas le mal du bien, le vice de la vertu. Il était bon mais non moral, bon ami ou amant mais non un bon citoyen. Il serait inutile à l'État car paresseux. L'inaction et le repos étaient ses plus grands plaisirs. L'homme naturel ne dépendait que de la nature avec laquelle il vivait en parfaite harmonie. Il n'était pas un être social et n'avait pas besoin des autres, ne s'attachait à personne. Il était heureux parce qu'il ne se comparait pas aux autres, lui-même était son unique point de repère. Il ne connaissait pas non plus la notion du temps, ne pensait pas au lendemain, ni au passé. Il était pur et transparent, n'avait à se justifier devant personne.

---

<sup>1</sup> Tony Judt, « Niechętny moralista. Albert Camus i niewygody ambiwalencji », *Przegląd polityczny*, No.115/116, 2012.

<sup>2</sup> Bien qu'ambiguë car il n'a jamais rompu définitivement les liens avec la capitale.

<sup>3</sup> Jean-Jacques Rousseau, « Rozprawa o pochodzeniu i podstawach nierówności między ludźmi », *Trzy rozprawy z filozofii społeczne*, traduit du français par Henryk Elzenberg, Warszawa, PWN, 1956, p. 141.

Pourquoi Meursault est-il étranger ? Premièrement, on ne connaît que son nom, on ne sait presque rien de son passé. Pendant la plupart de sa vie, il vit avec sa mère, mais au bout d'un certain temps, ils constatent qu'ils n'ont plus rien à se dire et en conséquence, la mère déménage dans un asile. Au début, Meursault lui rend visite régulièrement, mais finalement, il sent que cela est trop fatiguant et que cela lui prend toute la journée du dimanche. Il cesse de le faire. Il ne connaît même pas la date précise de sa mort.

Il est paresseux par nature et peut ne rien faire ou regarder le ciel durant des heures. Il se contente de satisfaire ses besoins de base et admet que les besoins physiques dérangent souvent ses sentiments<sup>4</sup>. Il ne trouve nécessaire d'améliorer ni sa vie privée, ni sa vie professionnelle et dit « *qu'on ne change jamais de vie, qu'en tout cas toutes se valent et que la sienne ne lui déplaît pas du tout* »<sup>5</sup>. Après la mort de sa mère, il transporte toutes ses affaires dans une chambre, puisque l'appartement lui semble trop grand. Meursault ne s'arrête pas sur des choses qui ne le concernent pas directement, n'a pas l'habitude d'interroger les autres, ni lui-même, n'engage pas de conversations inutiles. Il vit dans l'ici et maintenant, d'autres repères temporels semblent ne pas exister pour lui.

Toutes ses connaissances sont superficielles. Il lui est indifférent s'il possède des amis. Il passe du temps avec Raymond car cela l'amuse et le dîner offert le dispense de cuisiner. Il aime sa mère « comme tout le monde », ne cache pas à Marie qu'il ne l'aime pas et que leur relation n'a pour lui aucune importance. En revanche, il ne veut pas faire du mal aux autres parce qu'il ne voit pas le besoin de nuire. On pourrait dire qu'il n'est pas un être sociable.

Par contre, on ne peut ne pas remarquer sa sensibilité à la nature. Il est très attentif aux changements de chacune des qualités sensorielles<sup>6</sup>. S'il lutte avec quoi que ce soit, c'est avec la nature, c'est elle qui le dirige<sup>7</sup>. Il ne croit pas en Dieu parce qu'il n'a aucun contact avec lui, il n'éprouve pas le besoin du sacré. Il admet ce qui est évident, ne cherche pas de sous-entendus. L'effort intellectuel le fatigue. Il ne réfléchit même pas sur les motifs de ses propres actes.

Il semble ne pas avoir de sentiments, il reste indifférent, tout lui est égal. Tout change au moment où il tue un homme, ce qui marque, pour la première fois, son existence dans le monde, ce qui le fait sortir de l'habituel. Ici commence son malheur. À ce moment-là, il fait le premier pas pour sortir de son état de la nature, il est obligé de nouer des relations nuisibles avec son entourage. Et paradoxalement, il tue l'Arabe par hasard, à cause du soleil dont il ne peut plus supporter la chaleur. Au moment du meurtre, il est conscient d'avoir détruit l'équilibre du jour, l'harmonie de la nature. C'est pour cette raison que devant le juge, il trouve son affaire tout à fait simple et pense ne

---

<sup>4</sup> Albert Camus, *L'étranger*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1986, p. 102.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 18, 22, 27, 62.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 77.

pas avoir à se justifier. La catégorie de l'absurde camusien paraît être efficace pour comprendre son attitude.

Dans la pensée de Camus, l'absurde est la dissonance entre la volonté de l'homme de connaître le sens de son existence et le silence du monde lors de leur confrontation. Pour constater l'absurdité d'une chose, il faut être conscient de cette dissonance. Envers l'absurde, la meilleure attitude est la révolte, l'acceptation absolue du silence, l'abandon de tout questionnement, de la lutte contre le cours de l'existence car elle est vaine. Devant l'absurde, nous sommes comme les héros des tragédies antiques dont la vie est déterminée a priori par le destin<sup>8</sup>. Meursault semble vivre dans un monde d'une autre morale ou plutôt dans un monde d'avant la morale ou amoral. Parfois, il oublie même d'avoir commis le meurtre, il veut continuer son mode de vie sans passé, ni avenir. Il ne cache rien, ne comprend pas le besoin ou l'utilité du mensonge. Durant son procès, il est pur comme une larme, direct, honnête et naturel.

Le protagoniste comprend ce qu'il a fait, mais ne le regrette pas. Il ne pouvait pas éviter le coup. C'était sa défense instinctive contre le soleil. La lutte aurait été inutile. C'était le hasard, le soleil, le destin. Meursault sait qu'on ne peut pas les fuir, qu'il faut les accepter entièrement. C'est l'attitude envers la conscience de l'absurde. Il ne pense pas aux conséquences de son acte. Pour lui, la vie, c'est le présent. Au lieu de regretter, il est fatigué de tout ce qui se passe après son geste. Finalement, il est condamné pour sa transparence. On le condamne pour avoir perpétré un crime de logique pendant que son acte était celui de la passion, comme le parricide d'Edipe. Les gens n'arrivent pas à comprendre son manque de remords, on le nomme monstre moral alors que selon Rousseau, la morale est une invention de la civilisation, elle n'existait pas pour l'homme naturel qui suivait ses instincts.

Ce n'est qu'après un certain temps qu'il s'aperçoit du changement de sa vie. Meursault commence à sentir des contraintes, il ne peut satisfaire ses besoins, se sent isolé, ressent la haine des autres, commence à avoir des remords. Il apprend ce que sont le temps et le passé, il apprend à se souvenir. Pour la première fois, il lui semble qu'il est un intrus, qu'il n'a aucune influence sur ce qui se passe autour de lui, qu'il s'agit plutôt de sa personne que de son acte. Il est étonné par cet acharnement. On peut traiter la période qu'il passe dans la prison comme le processus de la sortie de l'état de la nature, de la découverte des mécanismes de la vie sociale, du devenir conscient de sa solitude et de son isolement. C'est le temps de la réflexion, de la recherche des arguments.

---

<sup>8</sup> De ce point de vue, dans *L'homme révolté*, Camus s'exprime sur le meurtre ainsi : « *Le sentiment de l'absurde, quand on prétend d'abord en tirer une règle d'action, rend le meurtre au moins indifférent et, par conséquent, possible. Si l'on ne croit à rien, si rien n'a de sens et si nous ne pouvons affirmer aucune valeur, tout est possible et rien n'a d'importance. Point de pour ni de contre, l'assassin n'a ni tort ni raison [...] Malice et vertu sont hasard ou caprice.* » Et ensuite : « *...faute de valeur supérieure qui oriente l'action, [l'homme absurde] se dirigera dans le sens de l'efficacité immédiate. Rien n'étant vrai ni faux, bon ou mauvais, la règle sera de se montrer le plus efficace, c'est-à-dire le plus fort.* » *Id.*, *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, 2010, p. 17.

La crise, le moment de la compréhension, la révolte contre la société et l'affirmation de la vie ont lieu au moment de la visite de l'aumônier qui veut convertir Meursault en lui parlant du salut et de la vie éternelle qui n'ont pour le prisonnier aucune signification. Il n'a pas envie d'en entendre parler et voudrait plutôt plonger dans le présent, vivre le moment. Il se rend compte de l'impossibilité d'échapper à l'irrévocable, se réconcilie avec sa façon de vivre. Il accepte son sort, car ce ne sont pas nous qui choisissons notre vie, mais c'est la vie qui nous choisit. « *Acceptons d'être choisis* », écrit Camus dans *L'homme révolté*<sup>9</sup>. Espérer une vie meilleure serait une défaite, l'espoir rend impossible le bonheur car il ne permet pas de jouir du présent. En pensant à l'avenir on pense à ce qui, probablement, ne viendra pas, penser au passé est revenir à ce qui n'est plus.

Après avoir insulté le prêtre, Meursault se sent purifié, regagne son calme, le sentiment d'harmonie, d'union avec le monde. Il s'ouvre à son silence et son indifférence. Il est prêt à recommencer dès le début. Et en mourant il est conscient d'avoir vécu en accord avec lui-même, avec le monde, avec son destin. Il a été homme, c'est sa victoire qu'il veut affirmer à haute voix. Rousseau ne croyait pas à l'enfer. Pourtant, il croyait que la perte de soi-même est le plus grand malheur et que la vie dans l'union avec la nature et le monde est un moyen de salut.

« *Ce n'est pas si facile de devenir ce qu'on est, de retrouver sa mesure profonde* »,<sup>10</sup> dit Camus. Il s'agit d'assumer sa nature humaine, de ne pas esquiver la vie. Tel est le principe que l'on retrouve dans les essais de *Noces* et de *L'été*. En revenant à Tipasa (la ville de son enfance), il vit ses noces avec le monde. Il revient à son enfance, à l'innocence originelle de l'homme naturel. Le comble du bonheur et l'essentiel de l'humanité sont pour lui l'expérience du soleil, de la mer, du cœur palpitant de la jeunesse, du corps à goût de sel.<sup>11</sup> On voit dans cette insistance sur le présent le refus de l'espoir, l'écho des propos de Meursault disant que toutes les vies sont égales. La vie est une suite de présents. Tourner la tête pour voir objectivement le passé, c'est être Orphée qui tourne la tête pour voir Eurydice, disait Jean Starobinski, car il n'y a d'autre bonheur que la vie au jour le jour<sup>12</sup>. Le bonheur de l'homme est de « *retrouver cette force qui aide à accepter ce qui est, quand une fois on a reconnu qu'on ne pouvait le changer* »<sup>13</sup>.

<sup>9</sup> *Ibid.*

<sup>10</sup> *Id.*, *Zaślubiny. Lato*, traduit du français par Maria Leśniewska, Kraków, Literackie, 1981, p. 9.

<sup>11</sup> Camus écrit : « *Oui, je suis présent. Et ce qui me frappe à ce moment, c'est que je ne peux aller plus loin. Comme un homme emprisonné à perpétuité - et tout lui est présent. Mais aussi comme un homme qui sait que demain sera semblable et tous les autres jours. Car pour un homme, prendre conscience de son présent, c'est ne plus rien attendre... Si je refuse obstinément tous les plus tard du monde, c'est qu'il s'agit aussi bien de ne pas renoncer à ma richesse présente.* »

*Ibid.*, p. 17.

<sup>12</sup> Jean Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau. Przejrzystość i przeszkoda*, traduit du français par Janusz Wojcieszak, Warszawa, KR, 2000, p. 234-235.

<sup>13</sup> Camus, *Zaślubiny ...*, p. 110.

Dans ce retour au temps de sa jeunesse et de celle du genre humain, l'auteur paraît être guidé par le peuple topique, les habitants de l'Algérie. C'est un peuple radicalement simple et naturel, dans la conscience duquel les mots vertu et morale paraissent être dépourvus de signification. Ce qui ne veut pas dire qu'on y manque de règles. C'est une sorte de code d'honneur qui y est en vigueur. Les gens suivent les sentiments de pitié, de compassion et de douleur<sup>14</sup>.

C'est un peuple vivant sans foi ni dieu, sans sagesse, indifférent à l'esprit, chantant le culte et l'admiration du corps. Chacun a hâte de vivre. Et derrière il n'y a aucune philosophie, aucune culture savante et riche, aucune réflexion. Tout vient du cœur, est banal et par conséquent vrai. L'auteur est tenté par cette attitude d'autant plus qu'il a été témoin de la Seconde Guerre mondiale qui a secoué sa foi dans la morale de l'homme. Envers celle-là la pureté des autochtones l'ensorcelait. Elle était une bouée de secours. L'Algérie telle qu'elle est présentée dans les essais de Camus paraît être un état de la nature contemporaine, le refuge de l'humanisme où l'homme peut être bon sans être moral. Elle permet de retrouver l'équilibre perdu entre le voulu et le possible parce qu'elle n'offre que ce qui est possible à atteindre. L'excès de biens aseptise, la pauvreté s'avère être la plus grande richesse parce qu'elle est à la mesure de l'homme, ne l'expose pas aux tentations, aux prouesses qui le dépassent. Elle persiste dans sa monotonie, ne leurre pas les gens d'immortalité, leur permet de cheminer consciemment vers la mort sans essayer de la fuir. C'est justement la conscience de la fin qui permet de vivre ici et maintenant. À tel point qu'il est possible de regagner la vigueur de la jeunesse, de « renier les quelques idées... et recouvrer l'innocence et la vérité qui luit dans le regard des hommes antiques en face de leur destin. »<sup>15</sup> Ici, les idées de Rousseau semblent être mises en pratique. On retrouve la force, le courage, la liberté et l'égalité aux antipodes de la civilisation. Celui qui veut s'éduquer, avancer, faire carrière, se perfectionner ne trouverait pas sa place en Algérie. L'art, l'éducation, le progrès y amèneraient le plus grand cataclysme.

---

MARIA TYL

Université de Warsovie

Courriel : marysiatyl@gmail.com

---

<sup>14</sup> « On ne manque pas à sa mère. On fait respecter sa femme dans les rues. On a des égards pour la femme enceinte. On ne tombe pas à deux sur un adversaire, parce que ça fait vilain. Pour qui n'observe pas ces commandements élémentaires, il n'est pas un homme, et l'affaire est réglée [...] Mais en même temps la morale du boutiquier y est inconnue. J'ai toujours vu autour de moi les visages s'apitoyer sur le passage d'un homme encadré d'agents. Et, avant de savoir si l'homme avait volé, était parricide ou simplement non-conformiste : Le pauvre, disait-on, ou encore, avec une nuance d'admiration : Celui-là, c'est un pirate. »

*Ibid.*, p. 30.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 19.